

# *Libretto*

DU MÊME AUTEUR

*Ils étaient comme des géants*, Buchet/Chastel, 2023.

DANIEL JAMES BROWN

# ILS ÉTAIENT UN SEUL HOMME

L'histoire vraie de l'équipe d'aviron  
qui humilia Hitler

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par GRÉGORY MARTIN

*libretto*

Titre original : *The Boys in the Boat*  
*Nine Americans and Their Epic Quest for Gold at the 1936 Berlin Olympics*

© Blue Bear Endeavors, LLC, 2013.  
Première édition parue à La Librairie Vuibert en avril 2014.

© Libella, Paris, 2023 pour la traduction française  
dans la présente édition.

ISBN: 978-2-36914-839-5

Pour  
Gordon Adam  
Chuck Day  
Don Hume  
George «Shorty» Hunt  
Jim «Stub» McMillin  
Bob Moch  
Roger Morris  
Joe Rantz  
John White Junior

Et tous les autres fantastiques garçons de cette époque,  
nos pères, nos grands-pères, nos oncles, nos anciens.



«L'aviron, c'est de l'art. Le plus beau d'entre tous. Une symphonie de mouvements. Bien ramer, c'est toucher à la perfection. Et vous sentez alors le souffle divin jusqu'au tréfonds de votre être. Dans votre âme.»

George Pocock, cité dans Gordon Newell,  
*Ready All! George Yeoman Pocock and Crew Racing*

οἴκαδέ τ' ἐλθέμεναι καὶ νόστιμον ἦμαρ ιδέσθαι [...] ἤδη γὰρ μάλα πολλὰ πάθον καὶ πολλὰ μόγησα κύμασι [...].

«Le seul vœu que chaque jour je fasse est de rentrer là-bas, de voir en mon logis la journée du retour! [...] J'ai déjà tant souffert, j'ai déjà tant peiné sur les flots.»

Homère, *L'Odyssée*, chant V, 219-220 et 223-224,  
traduction de Victor Bérard

«Ils étaient un seul homme; non pas trente. Comme le vaisseau qui les contenait, tous étaient faits de choses différentes: chêne, érable, pin, goudron et chanvre (toutes se combinant néanmoins entre elles pour ne former qu'une unique coque lancée sur son chemin, équilibrée et dirigée par la longue quille centrale), les individualités différentes de l'équipage, le courage de cet homme, les craintes de cet autre, toutes les variétés humaines se trouvaient soudées en une seule.»

Herman Melville, *Moby Dick*,  
traduction de Lucien Jacques, Joan Smith et Jean Giono



À l'aube sur le lac Washington



## PROLOGUE

« Dans ce sport – où les efforts ne rapportent guère de gloire mais qui demeure populaire à travers les temps –, il y a une espèce de beauté que les hommes ordinaires ne voient pas, seuls les hommes extraordinaires peuvent la déceler. »

George Pocock<sup>1</sup>

Ce livre est né par un jour pluvieux et froid de la fin du printemps, alors que j'enjambais la clôture en rondins au fond de ma propriété, avant de traverser un bosquet humide jusqu'à la petite maison de bois dans laquelle Joe Rantz était alité. Il n'était plus très loin de la fin.

Je savais deux choses seulement à propos de Joe quand j'ai frappé à la porte de sa fille Judy. Il devait avoir aux alentours de soixante-quinze ans quand, à lui tout seul, il avait descendu jusqu'à la vallée un nombre phénoménal de troncs de cèdre pour ensuite débiter les planches, tailler les poteaux et installer la clôture longue d'environ 700 mètres que je venais juste d'enjamber – une tâche si herculéenne que j'en reste

1. Cité dans Gordon Newell, *Ready All! George Yeoman Pocock and Crew Racing*, University of Washington Press, Seattle, 1987. Sauf mention contraire, les citations de George Pocock placées en épigraphe des chapitres sont extraites de cet ouvrage. (Toutes les notes sont du traducteur)

sidéré chaque fois que j'y pense. Je savais également qu'il avait été l'un des neuf jeunes garçons de l'État de Washington – des fils de fermiers, de pêcheurs et de bûcherons – qui, sous les yeux d'Adolf Hitler, avaient remporté la médaille d'or en huit de pointe lors des épreuves d'aviron des jeux Olympiques de 1936.

Quand Judy a ouvert la porte et m'a fait entrer dans son salon chaleureux, Joe était étendu dans un fauteuil incliné, les pieds surplombant son mètre quatre-vingt-douze. Le visage mangé par une fine barbe blanche, il portait un survêtement gris et des chaussons montants rouge vif. Son teint cireux et ses yeux gonflés signalaient l'insuffisance cardiaque congestive qui allait l'emporter. Une bouteille d'oxygène était à portée de main. Un feu crépitait dans la cheminée et, tout autour, les murs étaient couverts de vieilles photos de famille. Au fond de la pièce une étagère aux portes vitrées était surchargée de petits chevaux, de poupées et d'un service en porcelaine à motifs de roses. La pluie battait contre une fenêtre qui donnait sur la forêt. Des airs de jazz des années 1930 et 1940 remplissaient le salon.

Judy m'a présenté et son père a tendu vers moi une main extraordinairement longue et fine. Elle lui avait lu un de mes premiers livres à voix haute et il voulait me rencontrer pour en parler. Dans sa jeunesse, par une extraordinaire coïncidence, il avait été ami avec Angus Hay Junior – le fils d'un des principaux protagonistes de l'histoire relatée dans mon ouvrage. Nous en avons donc parlé pendant un moment. Puis la conversation a tourné autour de sa propre vie.

Sa voix était chuintante, si frêle que l'on pouvait à peine l'entendre. De temps en temps il sombrait dans le silence. Doucement, pourtant, grâce aux encouragements de Judy, il a commencé à dérouler quelques-uns des fils de son histoire.

Se rappelant son enfance et le début de sa vie d'adulte pendant la Grande Dépression, il a parlé en cherchant ses mots, mais sans la moindre hésitation, de la suite d'épreuves qu'il avait endurées et des obstacles qu'il avait dû surmonter. Alors que je prenais des notes, son récit m'a d'abord surpris puis passionné.

Mais c'est uniquement lorsqu'on a commencé à parler des années pendant lesquelles il avait appartenu à l'équipe d'aviron de l'université de Washington que quelques larmes ont coulé sur ses joues. Joe a évoqué son apprentissage de l'art de ramer, les bateaux d'aviron, la technique à mettre en œuvre et les tactiques de course. Il a évoqué les longues heures glaciales passées sur l'eau sous un ciel gris comme l'acier, les victoires éblouissantes et les défaites évitées de peu, son voyage en Allemagne et le défilé devant Hitler dans le stade olympique de Berlin, mais aussi ses coéquipiers. Pourtant rien de tout cela ne lui a fait monter les larmes aux yeux. C'est quand il a essayé de parler du « bateau » que les mots lui ont vraiment manqué et que ses yeux se sont embués.

Au début, je ne comprenais pas très bien ce qu'il entendait par le « bateau ». Je pensais qu'il voulait parler du *Husky Clipper*, le huit de pointe qui l'avait amené vers la gloire. Puis, j'ai compris qu'il parlait également de son équipage, cette réunion improbable de jeunes hommes qui avaient réussi le plus bel exploit possible en aviron. Mais finalement, en regardant Joe s'efforcer de garder son sang-froid à certains moments précis de son récit, j'ai réalisé que le « bateau » était quelque chose de sensiblement différent que la coque ou l'équipe. C'était quelque chose qui les incluait toutes les deux mais qui aussi les transcendait – quelque chose d'ineffable et de mystérieux. C'était une expérience partagée – une conjoncture singulière survenue dans un éclat de temps ardent et fugace qui s'était éteint depuis

longtemps. Neuf jeunes gens de valeur ont combattu ensemble, ils ont ramé comme s'ils étaient un seul homme, se sont donné les uns aux autres tout ce qu'ils avaient, s'unissant pour toujours par des liens tacites de fierté, de respect et d'amour. Joe pleurait, en partie au moins, la perte de ce temps évanoui, mais surtout, je crois, d'émotion devant cette beauté à l'état pur.

Comme je m'apprêtais à partir, Judy a pris la médaille d'or de Joe sur l'étagère vitrée et me l'a tendue. Alors que je l'admirais, elle m'a raconté que des années auparavant le trophée avait disparu. La famille avait mis la maison de Joe sens dessus dessous pour la retrouver avant d'abandonner et de la considérer comme perdue pour de bon. Ce n'est que des années plus tard, à l'occasion de travaux, qu'ils l'ont finalement déniché dans une couche d'isolant au grenier. Un écureuil avait apparemment été attiré par l'éclat de l'or et s'en était emparé pour la mettre de côté dans son nid comme un trésor personnel. Tandis que Judy me relatait tout cela, j'ai réalisé que l'histoire de Joe, comme la médaille, avait été mise de côté pendant trop longtemps.

J'ai de nouveau serré la main de Joe en lui disant que j'aimerais revenir pour que nous parlions davantage, que j'écrirais volontiers un livre sur le temps où il faisait de l'aviron. Il s'est agrippé à ma main et m'a répondu que cela lui ferait plaisir, mais ensuite sa voix s'est cassée une fois de plus et il m'a gentiment mis en garde : « Mais on ne parlera pas seulement de moi. Ce qui compte, c'est le bateau. »

PREMIÈRE PARTIE

---

1899-1933

LES SAISONS  
QU'ILS ONT ENDURÉES



Le hangar à bateaux de l'université de Washington  
dans les années 1930

## CHAPITRE 1

«Ayant moi-même ramé dans ma prime jeunesse et ne m'étant jamais éloigné des bassins depuis, j'estime être bien placé pour disserter sur ce que l'on peut appeler les valeurs impalpables de l'aviron – les valeurs sociales, morales et spirituelles de l'un des plus anciens sports jamais décrits dans l'histoire. Aucun enseignement théorique ne pourra inculquer ces valeurs dans l'esprit d'un jeune homme. Il doit les faire siennes par l'observation et l'expérience.»

Lettre de George Pocock à C. Leverich Brett<sup>1</sup>

Ce lundi 9 octobre 1933, il faisait gris à Seattle. Aussi gris que l'étaient les temps.

Le long du front de mer, les hydravions de la compagnie Gorst Air Transport s'élevaient lentement au-dessus du bras de mer que l'on appelait le Puget Sound et obliquaient vers l'ouest. Les chantiers navals de Bremerton n'étaient qu'à un saut de puce en volant à basse altitude, juste en dessous des nuages. Les ferries s'écartaient lentement du Colman Dock sur une mer d'étain, plate et immobile. À quelques pas de là, la Smith Tower pointait vers la grisaille du ciel. Dans les

1. Parue dans le *Rowing News Bulletin*, n° 3 (saison 1944), publié par la National Association of Amateur Oarsmen.

rues au pied de la tour, des hères vêtus de vestes râpées, aux chaussures usées et coiffés de chapeaux de feutre cabossés poussaient des charrettes en bois jusqu'aux carrefours où ils passeraient la journée à vendre des pommes, des oranges et des paquets de chewing-gums pour quelques pence. En bas de la montée de Yesler Way, où s'étendait le quartier le plus déshérité de Seattle, des hommes en longues files, le regard baissé vers les trottoirs mouillés, chuchotaient entre eux, attendant l'ouverture imminente des soupes populaires. Le fracas des camions aux couleurs du *Seattle Times* et du *Seattle Post-Intelligencer* sur les pavés ne cessait que lorsqu'ils s'arrêtaient çà et là pour déposer des paquets de journaux. Des vendeurs à la criée reconnaissables à leur casquette en laine traînaient ensuite les paquets vers les intersections les plus fréquentées, les arrêts de tramway et les entrées des hôtels. Là, ils tenaient à bout de bras les journaux, qu'ils vendaient pour 2 cents, criant à pleine voix les gros titres du jour : « Des aides sociales pour quinze millions de démunis ! »

À quelques encablures de Yesler Way, dans un bidonville tentaculaire qui s'étendait vers le sud le long du rivage d'Elliott Bay, des enfants s'éveillaient dans les cartons humides où ils avaient passé la nuit. Leurs parents se glissaient en dehors de leur cabane de papier goudronné. L'air était saturé de la puanteur des égouts et des effluves d'algues en train de pourrir dans les vasières du côté de l'océan. Les adultes débitaient des cageots de bois puis alimentaient les feux de camp auprès desquels ils tentaient de se réchauffer. En levant les yeux vers la grisaille du ciel, lourd de froid et d'averses, ils se demandaient comment tenir un hiver de plus.

Au nord-ouest de la ville, dans le vieux quartier scandinave de Ballard, quelques remorqueurs crachant des panaches noirs poussaient lentement de longs trains de bois dans l'écluse qui les amènerait au niveau du lac Washington. Mais les chantiers



navals ensablés et les ateliers de réparation regroupés autour de l'écluse étaient extrêmement calmes ce matin-là, presque abandonnés en fait. Dans Salmon Bay, à l'est de l'écluse, des douzaines de bateaux de pêche, qui n'étaient pas sortis depuis des mois, dansaient sur l'eau, désœuvrés. Condamnées à rester au mouillage dans une eau huileuse, leurs coques, mises à rude épreuve par les intempéries, s'écaillaient. Sur la colline de Phinney Ridge, au-dessus de Ballard, des volutes grises s'enroulaient autour des conduits de poêle et des cheminées de centaines de logis modestes pour se dissoudre dans la brume qui bouchait les cieux.

Cela faisait quatre ans que la crise durait. À peu près un actif sur quatre, soit dix millions de personnes, n'avait pas de travail et aucun espoir d'en trouver. Seulement un quart d'entre eux recevaient de l'aide sous quelque forme que ce soit. La production industrielle avait chuté de moitié depuis 1929. Au moins un million d'Américains – certains parlaient même de deux millions – n'avaient pas de toit et vivaient dans la rue ou dans des bidonvilles comme Hooverville à Seattle<sup>1</sup>. Dans beaucoup de cités américaines, il était impossible de trouver une banque dont les portes ne fussent pas condamnées pour de bon. Les économies durement épargnées d'un nombre incalculable de familles avaient disparu pour toujours derrière ces portes closes. Nul ne pouvait dire quand ces temps difficiles se termineraient. Se termineraient-ils d'ailleurs jamais ?

Et c'était peut-être ça le pire. Personne ne savait quand le monde serait de nouveau d'aplomb. Que vous fussiez banquier ou boulanger, femme au foyer ou sans-abri, ce

1. Entre 1929 et 1932, un grand nombre de bidonvilles ont été ironiquement baptisés Hooverville, du nom de Herbert Hoover, alors président des États-Unis.

sentiment ne vous quittait pas, de nuit comme de jour – une incertitude tenace et effrayante à propos de l'avenir, un sentiment que le sol pourrait se dérober sous vos pas à tout instant. En mars, un film étrange était sorti sur les écrans et avait connu un succès foudroyant : *King Kong, la huitième merveille du monde*. De longues files d'attente s'étiraient devant les cinémas partout dans le pays, des curieux de tous âges sacrifiaient leurs dernières pièces pour voir un colosse hagard s'en prendre au monde civilisé, une bête capable d'empoigner n'importe qui en se balançant au-dessus de l'abîme.

Des lueurs d'espoir pointaient à l'horizon, mais s'évanouissaient presque aussitôt, insaisissables. Plus tôt dans l'année, la Bourse avait rebondi : dans la seule journée du 15 mars, la valeur de l'indice Dow Jones avait connu une progression record de 15,34 % pour atteindre 62,10 points à la clôture. Mais les Américains avaient assisté à la destruction de tellement de capital entre 1929 et la fin de 1932 que presque tous pensaient, et cela se révélerait juste, qu'il faudrait le temps d'une génération – soit vingt-cinq années – avant que le Dow Jones ne retrouve son plus haut niveau de 381 points. Et, quel que fût son cours, la valeur d'une action de General Electric ne signifiait pas grand-chose pour la plupart des Américains, qui ne possédaient pas la moindre action. Ce qui leur importait, c'était que les bocaux à conserve dans lesquels ils gardaient désormais ce qui restait des économies faites tout au long de leur vie se vidaient dangereusement.

Ce lundi matin d'octobre 1933, la pénombre qui régnait dans les rues de Seattle n'était donc pas seulement due à la brume. La veille, l'*American Weekly*, le supplément dominical du *Seattle Post-Intelligencer* et d'une douzaine d'autres quotidiens, avait publié en couverture un dessin intitulé « Les Ombres de la ville ». Sombre, exécuté au fusain, il représentait un homme coiffé d'un chapeau melon assis sur

un trottoir, l'air abattu, devant son stand de bonbons. Sa femme, habillée de guenilles, le regardait tandis que son fils, un paquet de journaux sous le bras, lui disait : « Eh, p'pa laisse pas tomber. J'sais bien qu't'as rien vendu d'la semaine, mais y a mon job de porteur. » C'était l'expression sur le visage de l'homme qui était la plus saisissante. Défait, au-delà du désespoir, il suggérait crûment qu'il ne croyait plus en lui-même. Pour beaucoup des millions de lecteurs de *l'American Weekly*, c'était une expression bien trop familière – celle qu'ils voyaient tous les matins en se regardant dans le miroir.

Mais pas plus que le ciel ne devait rester couvert la vie n'était noire pour tout le monde à Seattle. En fin de matinée, les nuages se sont entrouverts pour laisser passer quelques rayons. Les eaux calmes du lac Washington, qui s'étendait à l'arrière de la ville, ont lentement viré du gris au bleu-vert. Le campus de l'université de Washington occupait une colline dominant le lac. Les rayons de soleil ont commencé à réchauffer le dos et les épaules des étudiants qui se prélassaient sur une grande pelouse devant la nouvelle bibliothèque, un immense bâtiment tout en brique. Certains étaient occupés à déjeuner, d'autres semblaient absorbés dans leur lecture, quelques-uns discutaient de tout et de rien. Des corbeaux au plumage brillant se promenaient au milieu des groupes en lorgnant les jeunes gens dans l'espoir qu'un morceau de pain serait jeté dans leur direction, voire qu'une tranche de charcuterie ou qu'une bouchée de fromage serait laissée sans surveillance. Au-dessus des vitraux de la bibliothèque et de ses flèches néogothiques, des mouettes dessinaient des boucles blanches dans un ciel qui virait doucement au bleu.

La plupart des garçons étaient assis en groupe et ne se mêlaient pas aux filles. Ils portaient des cardigans sur des pantalons bien repassés et avaient des richelieus fraîchement

cirés aux pieds. Tout en mangeant, ils discutaient avec le même sérieux de leurs cours, du prochain match de football contre l'université de l'Oregon qu'il ne faudrait pas manquer, ou de la victoire improbable des New York Giants dans les World Series, le championnat de base-ball, grâce au coup décisif joué par Mel Ott lors de la finale, deux jours plus tôt. C'était le genre de chose qui montrait qu'un petit gabarit était toujours susceptible de faire la différence, et que le cours des événements pouvait soudainement se retourner, pour le meilleur comme pour le pire. Certains des jeunes hommes tiraient sur leur pipe de bruyère avec indolence, et la douce odeur du tabac flottait parmi eux. D'autres laissaient pendre une cigarette de leurs lèvres tandis qu'ils feuilletaient le *Seattle Post-Intelligencer* du jour, dans lequel une publicité d'une demi-page s'adressait à eux. Elle se prévalait des dernières preuves quant aux effets bénéfiques du tabac sur la santé : « Vingt et un des vingt-trois joueurs des New York Giants fument des Camel. C'est avec des nerfs solides qu'on remporte les World Series. »

Les étudiantes, assises dans leur propre coin de la pelouse, portaient escarpins à talons plats et bas en soie. Les jupes s'arrêtaient à mi-mollets et les chemisiers, amples, se terminaient par des manches et un col à volants. Leurs coiffures présentaient une large variété de formes et de styles. Comme les garçons, elles discutaient de leurs cours et même, pour quelques-unes, de base-ball. Celles qui avaient eu des rendez-vous galants pendant le week-end parlaient cinéma – de Gary Cooper dans *One Sunday Afternoon*, que l'on pouvait voir au Paramount, et d'un film de Frank Capra, *Grande dame d'un jour*, projeté au Roxy. Certaines fumaient elles aussi.

Vers le milieu de l'après-midi, une lumière à la fois dorée et cristalline se déversait sur le campus à la faveur d'une éclaircie durable. Coupant à travers la pelouse en plein soleil,

deux garçons, plus grands que la moyenne, marchaient d'un bon pas. Tous les deux étaient des *freshmen*, des étudiants de première année dans le jargon universitaire. Le plus grand, Roger Morris, mesurait un mètre quatre-vingt-douze. Sa silhouette dégingandée était surmontée d'une touffe de cheveux noirs dont une mèche menaçait en permanence de tomber sur son long visage. Des sourcils épais lui donnaient, au premier abord, un regard troublant. L'autre, Joe Rantz, était à peine plus petit que son compagnon mais mieux proportionné, avec de larges épaules et des jambes robustes. Il portait ses cheveux blonds en brosse. Sa mâchoire carrée, ses traits fins et réguliers, et ses yeux d'un gris presque bleu attiraient les regards en coin de certaines des jeunes femmes assises dans l'herbe.

Tous deux suivaient le même cours d'ingénierie. En cet après-midi radieux, un objectif commun, et quelque peu audacieux, les avait réunis. Une fois passé la bibliothèque, ils contournèrent le bassin en béton du Frosh Pond, descendirent une longue pelouse en pente puis traversèrent Montlake Boulevard en se faufilant dans la circulation dense, entre les coupés noirs, les berlines et les roadsters. Se dirigeant vers l'est, ils passèrent entre le pavillon de basket et la fosse en forme de fer à cheval qui servait de stade de football au campus. Ensuite, après avoir une nouvelle fois obliqué vers le sud, ils s'engagèrent dans un sentier boueux coupant à travers les taillis et les marécages de la berge du lac Washington. À mesure qu'ils avançaient, ils rencontraient de plus en plus d'étudiants qui marchaient dans la même direction qu'eux.

Ils ont fini par arriver à l'endroit où le canal du Montlake Cut – que tout le monde à Seattle appelle le Cut – se jette dans le lac Washington au niveau d'Union Bay. À cet endroit précis s'élevait une construction à l'allure bizarre. Ses murs, en pans inclinés, se rejoignaient pour former un toit brisé. Ils étaient percés de grandes fenêtres panoramiques et

recouverts de bardeaux usés par la pluie et le vent. Après avoir fait le tour du bâtiment, les garçons sont arrivés devant sa façade qui était en fait constituée de deux énormes portes coulissantes dont la moitié supérieure était vitrée. Un large pan incliné en bois allait des portes coulissantes au Cut où un ponton était amarré le long du rivage.

C'était un ancien hangar à avions, bâti par l'US Navy en 1918 pour abriter les hydravions utilisés par les Naval Aviation Training Corps pendant la Grande Guerre. Le conflit s'était terminé avant que le bâtiment pût accueillir le moindre aéronef, et il avait donc été cédé à l'université de Washington à l'automne 1919. Depuis, il servait de hangar à bateaux pour les équipes d'aviron. Pour l'heure, cent soixante-quinze jeunes hommes étaient regroupés aussi bien sur la grande rampe de bois descendant jusqu'à l'eau que sur un bout de terrain juste à côté. Ils allaient et venaient nerveusement. La plupart étaient grands et minces, même si une dizaine d'entre eux se distinguaient par leur petite taille et leur faible corpulence. Une poignée de garçons plus âgés vêtus de chandails blancs ornés d'un grand W violet se tenaient appuyés contre les portes coulissantes, les bras croisés, jugeant les nouveaux venus.

Joe Rantz et Roger Morris sont entrés. Le long de chaque mur, des bateaux effilés étaient rangés les uns au-dessus des autres sur quatre niveaux. Les coques de bois poli retournées brillaient sous les rais de soleil qui tombaient depuis les fenêtres, donnant à l'endroit des airs de cathédrale. À l'intérieur, l'air était sec et immobile. Il flottait une odeur agréable de vernis et de cèdre fraîchement scié. Des nuages de poussière dansaient dans la lumière. Quelques fanions d'université, aux couleurs passées, pendaient depuis la charpente – California, Yale, Princeton, Navy, Cornell, Columbia, Harvard, Syracuse, MIT. Dans les coins du hangar, des

dizaines de rames astiquées étaient pendues à leur râtelier par le manchon, chacune mesurait dans les 3 mètres de long et se terminait par une pale blanche, la marque de l'université de Washington. Au fond du hangar, en haut d'un escalier raide, quelqu'un était en train de travailler. On entendait le frottement léger d'une râpe à bois.

Joe et Roger ont signé le cahier d'inscription et sont ressortis s'asseoir au soleil, sur un banc, pour attendre les instructions. Le sommet enneigé du mont Rainier miroitait dans le lointain, au-delà de la masse bleue du lac et des collines boisées. Joe se tourna vers Roger. Il semblait détendu et guère inquiet.

«T'es pas trop nerveux?» a chuchoté Joe.

Roger lui a jeté un regard: «J'en peux plus. Tout ça c'est pour nous démoraliser.» Joe a esquissé un sourire, il était lui-même trop angoissé pour faire semblant.

Pour lui peut-être plus que pour tout autre garçon assis sur la berge du Cut, c'était un peu son destin qui se jouait, et il n'en avait que trop conscience. Quand il avait traversé la pelouse devant la bibliothèque tout à l'heure, les filles qui avaient jeté un regard appréciateur sur lui n'avaient sans doute pas remarqué ce qui lui sautait douloureusement aux yeux. Ses vêtements n'étaient pas comme ceux de la plupart des autres étudiants, les plis de son pantalon n'étaient pas impeccables, ses richelieus n'étaient ni neufs ni cirés de la veille, et il portait un tricot de seconde main pas très net. Joe avait conscience de la triste réalité. Il n'était pas sûr d'être à sa place ici, et il savait que si les choses ne se passaient pas comme prévu, il ne ferait pas de vieux os dans ce monde de pantalons parfaitement repassés, de pipes de bruyère et de cardigans; ce monde où les idées étaient intéressantes, les conversations sophistiquées et l'avenir prometteur. Il ne serait jamais l'ingénieur chimiste qu'il rêvait de devenir, et il ne

pourrait pas épouser Joyce Simdars, sa petite amie du lycée, qui l'avait suivi à l'université pour commencer une vie à deux. Si son projet sportif échouait, il devrait, au mieux, retourner dans sa petite ville désolée de la péninsule Olympique, en face de Seattle avec pour unique perspective de vivre seul dans une maison à moitié finie, vide et glaciale. Il survivrait comme il le pourrait de petits boulots, se nourrissant de ce qu'il trouverait ou volerait. Peut-être, s'il avait beaucoup de chance, serait-il embauché par le Civilian Conservation Corps sur un chantier d'autoroute. Au pire, cela signifierait rejoindre une de ces longues files d'hommes brisés au visage défait devant les soupes populaires comme celle de Yesler Way.

Être recruté dans l'équipe des Freshmen ne lui permettrait pas de toucher une bourse sportive, ce système n'existait pas encore à l'université de Washington, mais cela lui garantirait un petit boulot à temps partiel sur le campus. Combiné aux quelques économies qu'il avait faites en travaillant dur depuis qu'il était sorti du lycée un an plus tôt, son salaire devrait lui permettre de tenir pendant ses premières années d'études. Mais Joe savait bien que, d'ici à deux ou trois semaines, seule une petite proportion de la masse de garçons rassemblés autour de lui serait toujours dans la course pour intégrer l'équipe. Au final, il n'y aurait que neuf places dans le premier bateau des Freshmen, celui qui comptait – une pour le barreur et huit pour les rameurs en puissance comme Joe Rantz.

Le reste de l'après-midi a été en grande partie occupé par les formalités d'inscription. Joe Rantz, Roger Morris et tous les autres candidats ont suivi les consignes qui leur étaient données : monter sur une balance, se placer sous une toise, remplir un formulaire sur leurs antécédents médicaux. Les entraîneurs assistants et quelques étudiants plus âgés, un bloc-notes à la main, les suivaient du regard et notaient



toutes les informations. Parmi les garçons, trente mesuraient aux alentours d'un mètre quatre-vingt-trois, vingt-cinq autour du mètre quatre-vingt-six, quatorze faisaient au moins un mètre quatre-vingt-neuf, six dépassaient le mètre quatre-vingt-douze, un seul atteignait un mètre quatre-vingt-quinze et deux «culminaient à un mètre quatre-vingt-dix-huit», comme l'écrivit un journaliste présent.

Les opérations étaient dirigées par un homme mince et assez jeune, avec un grand porte-voix à la main. Tom Bolles, l'entraîneur des Freshmen, était lui-même un ancien rameur de l'université où il étudiait l'histoire. Avec son visage sérieux mais avenant, ses joues creuses et ses lunettes à monture métallique, il cultivait une allure d'intellectuel qui avait poussé certains des journalistes sportifs de Seattle à l'appeler le «professeur». Et, par de nombreux aspects, le rôle qui l'attendait, cet automne-là, comme c'était le cas chaque année, était celui d'un professeur. À la rentrée, quand ses collègues du basket-ball ou du football sélectionnaient leurs futurs joueurs parmi les étudiants de première année, ils pouvaient supposer que les garçons qu'ils avaient en face d'eux avaient pratiqué leur sport respectif au lycée et en connaissaient au moins les rudiments. Mais presque aucun des jeunes hommes rassemblés à l'extérieur du hangar n'avait jamais donné le moindre coup de rame de sa vie. Et certainement pas dans une embarcation aussi fragile et impitoyable qu'un bateau de compétition, avec des rames presque deux fois plus grandes qu'eux.

La plupart d'entre eux venaient de la ville comme leurs camarades qui se prélassaient sur la pelouse – des fils de famille bien habillés dans leurs pantalons de laine et leurs tricots. Quelques-uns, comme Joe, étaient issus de milieux modestes. Ils arrivaient de tout l'État, de villages sur la côte perpétuellement plongés dans le brouillard, d'élevages

perdus au fin fond des marécages ou de petites villes de bûcherons. En grandissant, le maniement des haches, des gaffes de pêche ou des fourches leur avait donné des bras et des épaules musculeux. Leur force serait un atout, Bolles en avait conscience. Mais l'aviron était autant un art qu'un sport, et une intelligence aiguë était tout aussi nécessaire que la puissance musculaire, l'ancien rameur le savait mieux que personne. Il y avait mille et une petites choses qu'il fallait apprendre, maîtriser et garder constamment à l'esprit pour faire avancer une fine coque en cèdre lestée de 750 kilos d'os et de chair humaine. Le tout avec un semblant de vitesse et de fluidité. Pendant les prochains mois, il devrait enseigner à ces garçons, ou plutôt aux quelques-uns d'entre eux qui formeraient l'équipe des Freshmen, chacune de ces mille et une petites choses. Et une poignée de grosses choses aussi. Avec ceux de la campagne, il fallait toujours se demander s'ils pourraient fournir l'effort de concentration nécessaire pour veiller au plus petit de leurs gestes. Quant aux citadins, on ne pouvait jamais être certain qu'ils seraient assez résistants pour simplement survivre. La plupart d'entre eux n'y parviendraient pas, Bolles le savait.

Un autre homme à la stature imposante se tenait debout sur le pas des portes gigantesques du hangar, observant tranquillement ce qui se passait. Comme à son habitude, il était impeccablement habillé – costume trois pièces noir, chemise immaculée, cravate et chapeau mou. Al Ulbrickson, l'entraîneur en chef du programme d'aviron de l'université de Washington, passait pour être très attentif aux détails, et il souhaitait que son style vestimentaire envoie un message simple : c'était lui le chef, et il était entièrement consacré à sa mission. À tout juste trente ans, il semblait encore assez jeune pour qu'il lui fût nécessaire de tracer une ligne de démarcation entre lui et les étudiants dont il s'occupait. D'où le costume.

Qu'il eût un visage plaisant et le physique du rameur qu'il avait été – il avait ramé comme chef de nage dans l'équipe de l'université qui avait gagné les championnats nationaux en 1924 et 1926 – l'aidaient également à mettre de la distance entre lui et les jeunes gens. Il était grand, musclé, large d'épaules et les traits de son visage indiquaient clairement ses origines scandinaves : de hautes pommettes, une mâchoire découpée et des yeux gris ardoise qui le faisaient paraître de glace. C'était le genre d'yeux qui éteignaient rapidement toute velléité de remettre en question ce qu'il venait de dire.

Il était né à Seattle, dans le quartier de Montlake, pas très loin du hangar. Et il avait grandi à quelques kilomètres de là, sur une île du lac Washington, Mercer Island. Sa famille était de condition très modeste et avait du mal à joindre les deux bouts. Pour aller au lycée Franklin, Ulbrickson devait prendre une barque et ramer un peu plus de 3 kilomètres à l'aller puis au retour chaque jour pendant quatre ans. Il était un excellent élève, mais ne s'était jamais senti encouragé par ses professeurs. Ce n'est vraiment que lorsqu'il est entré à l'université de Washington et a rejoint l'équipe d'aviron qu'il a trouvé sa voie. Finalement, voyant ses efforts récompensés dans ses études et sur l'eau, il a excellé dans les deux domaines. Et peu après l'obtention de son diplôme en 1926, l'université l'avait embauché comme entraîneur des Freshmen avant d'en faire l'entraîneur en chef du programme d'aviron. Désormais, il ne vivait que pour son équipe. L'université et l'aviron avaient fait de lui ce qu'il était. Tous deux formaient comme une religion pour lui. Sa mission était de gagner des convertis.

Ulbrickson était sans doute l'homme le moins bavard du campus, peut-être même de l'État. Sa réserve, son visage impénétrable et ses propos parcimonieux étaient légendaires. Les journalistes sportifs de New York, frustrés mais aussi amusés par la difficulté qu'ils avaient à obtenir de lui de

quoi nourrir leurs articles, avaient pris l'habitude de l'appeler le « dur Danois », en référence à ses origines danoises et galloises. Les étudiants trouvaient le sobriquet tout à fait adapté, mais aucun n'aurait osé l'utiliser devant lui. Ulbrickson inspirait un immense respect à ses rameurs, sans avoir besoin pour cela d'élever la voix, en fait sans même avoir à leur parler. Les rares mots qu'il s'autorisait étaient si soigneusement choisis et prononcés avec une telle efficacité que chacun d'entre eux tombait comme une tape ou une caresse sur celui auquel ils étaient destinés. Les membres de son équipe avaient interdiction de fumer, de jurer et de boire même si lui-même se laissait occasionnellement aller aux trois quand il était hors de vue ou d'ouïe du hangar. Parfois, les étudiants se disaient qu'il était comme dénué d'émotions, pourtant année après année il éveillait en eux les émotions les plus intenses et les plus affirmées que beaucoup d'entre eux aient jamais ressenties.

Tandis qu'Ulbrickson observait le vivier des première année, Royal Brougham, le rédacteur en chef des pages sport du *Post-Intelligencer*, s'est approché de lui. Brougham n'était pas très grand et bien des années plus tard Keith Jackson, de la chaîne ABC, parlerait de lui comme d'« un charmant petit elfe ». Mais s'il était charmant, il était également malin. La gravité sempiternelle d'Ulbrickson lui était plus que familière et il avait affublé l'entraîneur de surnoms évocateurs comme le « pince-sans-rire » ou l'« homme de marbre ». Il a levé les yeux vers le visage de granit d'Ulbrickson et a commencé à l'assaillir de questions, un feu roulant destiné à pousser son interlocuteur dans ses derniers retranchements. Car Brougham avait bien l'intention de percer à jour ce que l'entraîneur pensait de la nouvelle fournée de Freshmen. Ulbrickson est resté impassible pendant un long moment, il a continué à regarder les garçons autour de lui, plissant les yeux pour les protéger de la lumière que réverbéraient les

eaux du Cut. Il faisait dans les 25 degrés, ce qui était inhabituellement chaud pour un après-midi d'octobre à Seattle, et plusieurs des jeunes gens avaient enlevé leur chemise pour profiter du soleil. Quelques-uns flânaient le long du rivage. Par moments ils se baissaient afin de saisir une rame, comme pour sentir ce que cela faisait d'avoir entre les mains un de ces longs morceaux d'épicéa et le soupeser.

Quand Ulbrickson s'est finalement tourné vers Brougham pour lui répondre, il n'a lâché qu'une seule phrase, pas très explicite : « On fera avec. »

Mais le journaliste avait fini par assez bien connaître Al Ulbrickson, et il a procédé à un rapide décodage. Il y avait quelque chose dans la façon dont Ulbrickson lui avait répondu, l'intonation de sa voix, une étincelle dans les yeux ou un mouvement au coin de la bouche, qui avait arrêté l'attention de Brougham. Le lendemain, il s'est senti obligé de sous-titrer la réponse d'Ulbrickson pour ses lecteurs : l'entraîneur « a déclaré qu'il "ferait avec" ses nouvelles recrues, ce qui, interprété dans des mots moins précautionneux, veut dire qu'il en est "très content" ».

L'intérêt de Royal Brougham pour ce qu'Al Ulbrickson ruminait était loin d'être fortuit – il avait autre chose en tête que de décrocher une énième citation laconique d'Ulbrickson pour étoffer sa chronique quotidienne. Brougham poursuivait une fin bien précise – comme ce serait le cas à de nombreuses reprises au cours de ses soixante-huit ans de carrière au *Seattle Post-Intelligencer*.

Depuis ses débuts au journal en 1910, Brougham était parvenu à se faire un nom. Son talent pour tirer des informations de figures illustres comme le joueur de base-ball Babe Ruth ou le boxeur Jack Dempsey avait contribué à sa renommée. Ses avis, son entregent et sa ténacité étaient tenus en si

haute estime qu'il était rapidement devenu incontournable dans la vie locale, il était consulté par des personnalités de toutes sortes – des politiciens, des vedettes du sport, des présidents d'université, des organisateurs de combats de boxe, des entraîneurs et même des bookmakers. Mais avant tout, Brougham était un imprésario de premier ordre. Et ce qu'il voulait promouvoir, c'était Seattle. Il entendait changer le regard que le monde portait sur sa ville si grise, si assoupie, associée uniquement dans les esprits à la pêche et au bois ; il entendait la montrer sous un jour bien plus noble et bien plus raffiné.

Quand Brougham avait débuté au *Post-Intelligencer*, le programme d'aviron de l'université consistait tout au plus en une poignée de paysans bruts de décoffrage qui zigzaguaient sur le lac Washington dans des baignoires criblées de voies d'eau, entraînés par un cinglé à la tignasse rousse dénommé Hiram Conibear. Depuis, les rameurs avaient bien progressé mais ils n'étaient guère pris au sérieux au-delà de la côte ouest. Pour Brougham, il était temps que cela change. Après tout, pour ce qui était de la noblesse et du raffinement, rien ne pouvait égaler une équipe d'aviron de niveau international. Ce sport était la classe même. Si une université ou une ville souhaitait se faire remarquer, rien de tel que des bateaux à ses couleurs.

Dans les années 1920 et 1930, l'aviron universitaire était extrêmement populaire, au point d'égaliser parfois le baseball et le football américain en matière de couverture par la presse tout en drainant des foules de supporters comparables. Les rameurs les plus talentueux étaient adulés tandis que les meilleurs journalistes sportifs couvraient les régates de premier plan. Des millions de supporters suivaient avec dévotion les progrès de leurs équipes pendant les entraînements et la saison des courses, particulièrement dans l'Est,

où un événement aussi mineur que le mal de gorge d'un barreur pouvait faire les gros titres. Les écoles privées de l'Est enseignaient l'aviron comme un sport de gentleman, à l'instar d'Eton et d'autres *colleges* britanniques, et n'avaient aucun mal à envoyer leurs gentlemen rameurs dans les plus prestigieuses universités du pays, qu'il s'agît de Harvard, de Yale ou de Princeton.

Au cours des années 1920, les supporters des États de l'Ouest s'étaient à leur tour pris de passion pour les exploits de leurs propres équipes d'aviron – aiguillonnés par une rivalité ardente, qui remontait à 1903, entre deux grands établissements, le campus de Berkeley de l'université de Californie et l'université de Washington. Après des années passées à se démener pour attirer les fonds et la reconnaissance, les deux programmes avaient finalement commencé à battre leurs homologues de l'Est de temps à autre. Récemment, les rameurs de Californie avaient même remporté à deux reprises la médaille d'or aux jeux Olympiques. Les Californiens comme Washington pouvaient désormais compter sur des dizaines de milliers d'étudiants, d'anciens élèves et de supporters locaux motivés pour assister à leur rencontre annuelle en avril, quand leurs équipes s'affrontaient pour la prééminence sur la côte ouest. Mais leurs entraîneurs n'étaient payés qu'une fraction de ce que gagnaient leurs confrères de l'Est, et pour l'essentiel les équipes de l'Ouest étaient cantonnées à des compétitions locales. Aucune des deux universités n'avait le moindre centime pour recruter, ni rien qui ressemblât à un généreux bienfaiteur. Le centre de gravité de l'aviron universitaire américain se situait quelque part entre Cambridge, New Haven, Princeton, Ithaca et Annapolis où se trouvaient respectivement les universités de Harvard, de Yale, de Princeton, de Cornell et l'Académie navale de l'US Navy. Royal Brougham se disait que si pour

une raison ou pour une autre ce centre de gravité se mettait à glisser vers l'ouest, il pourrait s'arrêter pile à Seattle et apporter à la ville la fierté dont elle avait tant besoin. Mais Brougham savait également que, vu la manière dont les événements se déroulaient, le centre de gravité pourrait tout aussi bien se retrouver en Californie.

Tandis qu'à Seattle Al Ulbrickson observait ses Freshmen, à 8 000 kilomètres de là, quelque part dans Berlin, un architecte de trente-neuf ans, Werner March, travaillait tard dans la nuit, penché sur sa table à dessin.

Quatre jours plus tôt, le 5 octobre, il avait accompagné Adolf Hitler et un groupe de responsables du parti nazi à bord de leurs Mercedes blindées noires dans la campagne à l'ouest de Berlin. La délégation comprenait également le docteur Theodor Lewald, président du comité olympique allemand, et Wilhelm Frick, ministre de l'Intérieur du Reich. L'endroit où ils s'étaient arrêtés dominait légèrement le reste de la ville. Vers l'ouest s'étendait la vieille forêt de Grunewald où, au XVI<sup>e</sup> siècle, les princes électeurs de Brandebourg chassaient le gibier. Aujourd'hui, les Berlinoises de tous milieux y venaient pour randonner, pique-niquer et cueillir des champignons. Dans la direction opposée, les flèches des églises et les toits pointus du centre de Berlin s'élevaient au-dessus d'une mer d'arbres que l'air frais de l'automne avait colorés en rouge et or.

Ils étaient venus pour visiter le vieux Deutsches Stadion, bâti en 1916 pour les jeux Olympiques prévus cette année-là. Le père de Werner March, Otto, avait dessiné les plans et supervisé la construction de ce qui était alors le plus grand stade du monde. Mais les jeux avaient été annulés à cause de la Grande Guerre, cette guerre dont l'issue avait tellement humilié l'Allemagne. Désormais le stade était en rénovation



sous la direction du jeune March en vue des jeux de 1936 que l'Allemagne devait accueillir.

Hitler avait commencé par réprover l'organisation des jeux. En fait, presque tout dans cette idée lui répugnait. L'année précédente, il avait fustigé les jeux, pour lui une invention « des Juifs et des francs-maçons ». Le fondement de l'idéal olympique – des athlètes de toutes origines et venus de toutes les nations se mélangeant les uns aux autres pour concourir sur un pied d'égalité – était contraire au cœur de la doctrine de son parti national-socialiste qui prêchait la supériorité manifeste des « Aryens » sur tous les autres peuples. Il était révolté à l'idée que des Juifs, des Noirs et autres « cosmopolites » puissent mettre les pieds en Allemagne. Mais au cours des huit mois qui s'étaient écoulés depuis sa prise de pouvoir en janvier, son opinion avait commencé à évoluer.

L'homme qui, plus que d'autres, avait travaillé au revirement de Hitler était le docteur Joseph Goebbels, le ministre de la Propagande et de l'Information. Goebbels – un antisémite particulièrement haineux – avait contribué en grande part à l'ascension politique de Hitler. Avec une jambe droite déformée et plus courte que la gauche, un pied bot et une tête disproportionnée pour son petit corps d'un mètre cinquante, Goebbels ne ressemblait pas à une éminence grise. Mais il était en fait un des membres les plus importants et les plus influents du premier cercle autour de Hitler.

Goebbels était toujours à l'affût de nouvelles opportunités pour porter le message de Berlin quel qu'il fût. Il avait immédiatement saisi qu'organiser les jeux Olympiques offrirait à l'Allemagne nazie une occasion unique d'apparaître comme un État civilisé et moderne, une nation bienveillante mais puissante que le monde entier ferait mieux de reconnaître et de respecter. Et Hitler, qui gardait en tête ses projets pour l'Allemagne, avait petit à petit compris, se laissant

séduire par les idées de Goebbels, la nécessité de présenter un visage plus engageant que celui offert jusqu'à présent par les troupes en chemises brunes de ses sections d'assaut et celles, en uniformes noirs, de ses forces de sécurité. À la fin des fins, un intermède olympique pourrait même l'aider à gagner du temps – ce temps dont il avait besoin pour convaincre de ses intentions pacifiques alors même qu'il reconstruisait la capacité industrielle et militaire de l'Allemagne en vue de la bataille titanesque qui s'annonçait.

Campé dans ses bottes noires et revêtu de son manteau brun, Hitler, tête nue, considérait la carcasse de béton du vieux stade tout en écoutant Werner March. L'architecte expliquait que l'hippodrome qui jouxtait le stade empêchait tout agrandissement. Jetant un coup d'œil au bâtiment qu'on lui désignait, Hitler a lâché une sentence qui a stupéfié March. Le champ de courses devait être rasé, dit-il. Il fallait construire un stade beaucoup plus grand, un stade qui pourrait accueillir au moins cent mille personnes. Et d'ailleurs, il ne fallait pas seulement un grand stade mais tout un complexe sportif afin de disposer d'installations susceptibles d'abriter un grand nombre de compétitions, un seul et unique *Reichssportfeld*. Sa construction serait l'affaire de la nation d'ici à 1936. Ce serait une construction comme le monde n'en avait jamais vu, un hommage à l'ingéniosité, à la supériorité culturelle et à la puissance croissante du peuple allemand. Quand en 1936 le monde serait assemblé ici, sur ce terrain dominant Berlin, il ne contemplerait pas seulement l'avenir de l'Allemagne mais celui de la civilisation occidentale.

Cinq jours plus tard, penché sur sa table à dessin, Werner March n'avait plus que quelques heures pour terminer la nouvelle version des plans préliminaires qu'il devait présenter à Hitler.

À Seattle, à peu près au même moment, Tom Bolles et ses assistants libéraient les Freshmen. Les jours commençaient à raccourcir et vers 17h30 le soleil s'est couché derrière University Bridge, juste à côté du hangar. Les garçons se sont dispersés en remontant la colline du campus par petits groupes, les uns secouaient la tête, d'autres évaluaient à voix basse leurs chances d'intégrer l'équipe.

Debout sur le ponton flottant, Al Ulbrickson écoutait les clapotis sur le rivage tout en regardant les étudiants s'éloigner. Derrière son regard impassible, les idées se bouscullaient dans sa tête encore plus vite que d'habitude. Il était comme hanté par la saison de 1932, un quasi-désastre. Plus de cent mille personnes s'étaient rassemblées sur les rives du lac pour assister à la course annuelle entre l'université de Californie et l'université de Washington. Un vent fort s'était levé au moment où la principale épreuve – celle opposant les équipes Élite – devait être lancée et le lac était blanc d'écume. Presque aussitôt après le départ, le bateau de Washington avait commencé à embarquer de l'eau et à la mi-course les sièges coulissaient dans plusieurs centimètres d'eau. À l'approche de la ligne d'arrivée, le bateau de Washington peinait à dix-huit longueurs derrière les Californiens. Une seule incertitude demeurait : allait-il sombrer avant la fin de la course ? Il est resté à flot tant bien que mal, mais ce fut la pire défaite dans l'histoire de l'université de Washington.

En juin, l'équipe d'Ulbrickson avait tenté de se racheter lors de la régates annuelle de la Ligue universitaire d'aviron à Poughkeepsie, dans l'État de New York. Mais les Californiens les avaient de nouveau battus, de cinq longueurs cette fois. Plus tard dans l'été, les Élites de Washington s'étaient hasardés aux sélections olympiques sur le lac Quinsigamond dans le Massachusetts sans aller plus loin que les éliminatoires. Et pour couronner le tout, en août, aux jeux

Olympiques organisés à Los Angeles, Ulbrickson avait vu son homologue californien, Ky Ebright, remporter la récompense sportive la plus convoitée, une médaille d'or.

Les garçons d'Ulbrickson s'étaient rapidement ressaisis. En avril 1933, une nouvelle équipe Élite avait été mise sur pied qui avait vengé l'université lors de la saison suivante, écrasant les champions olympiques californiens sur leur propre bassin, dans la baie de San Francisco. Cette équipe, avait déclaré Ulbrickson au magazine *Esquire*, était, de loin, la meilleure équipe qu'il avait jamais mise sur pied. Elle avait « beaucoup de vélocité », pour reprendre les termes des journalistes. Les victoires récentes, et les qualités apparentes de quelques-uns des Freshmen, rendaient Ulbrickson optimiste quant à la saison à venir.

Mais un détail irritant obscurcissait le tableau. Les jeux Olympiques avaient toujours été hors de portée des entraîneurs de Washington. L'animosité qui s'était dernièrement insinuée entre les équipes d'aviron des universités de Washington et de Californie, les deux médailles d'or remportées par les rameurs de Ky Ebright n'avaient rendu la pilule que plus difficile à avaler. Ulbrickson avait déjà la tête aux jeux de 1936. Même s'il ne l'avouerait jamais, il comptait bien en ramener de l'or.

Pour accomplir son dessein, Ulbrickson savait qu'il aurait à triompher d'une série d'obstacles impressionnants. En dépit de ses revers la saison précédente, Ebright demeurait un adversaire extraordinairement retors dont les analyses faisaient autorité dans le monde de l'aviron. Il avait une singulière prédisposition à gagner les grandes courses, celles qui comptaient réellement. Pour aller à Berlin, Ulbrickson avait besoin de réunir une équipe qui pourrait battre les meilleurs éléments qu'Ebright rassemblerait et enchaîner les victoires jusqu'à l'année olympique. Il fallait trouver un

moyen de vaincre à nouveau les grandes universités de la côte est – en particulier Cornell, Syracuse, l’université de Pennsylvanie et Columbia – à la régates de la Ligue universitaire d’aviron en 1936. S’il en sortait indemne, il pourrait bien ensuite devoir affronter Yale, Harvard ou Princeton – des universités qui ne daignaient même pas faire le déplacement de Poughkeepsie – lors des sélections olympiques. Yale, après tout, avait remporté l’or en 1924. Les clubs privés de l’Est – en particulier le Pennsylvania Athletic Club et le New York Athletic Club – seraient probablement eux aussi dans la course pour les sélections de 1936. Enfin, à Berlin, il faudrait l’emporter sur les rameurs les plus doués au monde – probablement les Anglais d’Oxford ou de Cambridge, quoique les Allemands fussent en train, disait-on, de mettre sur pied des équipes particulièrement performantes, et disciplinées, grâce au nouveau système nazi. Quant aux Italiens, ils avaient raté de peu la médaille d’or en 1932.

Et c’était ici, sur ce ponton, avec ces garçons qui s’éloignaient dans le soleil couchant, qu’était donné le départ. Le bouillon de culture d’où sortirait une équipe capable d’aller jusqu’au sommet reposait là, quelque part parmi les garçons inexpérimentés et maladroits qu’il avait passés en revue cet après-midi. Le vrai enjeu serait de trouver lesquels disposaient de la puissance brute, étaient capables d’une endurance presque surhumaine, sauraient trouver la volonté implacable et les ressources intellectuelles indispensables pour maîtriser la technique jusque dans ses moindres détails. Et, de ce point de vue non sans paradoxe, lesquels présentaient la qualité la plus importante, cette capacité à ne tenir aucun compte de ses propres ambitions, à jeter son ego par-dessus bord, à le laisser se noyer dans le sillage du huit, et à tirer sur les rames pas seulement pour lui-même, pas seulement pour la gloire, mais pour les autres garçons dans le bateau.



Harry, Fred, Nellie et Joe Rantz aux alentours de 1917

## CHAPITRE 2

« Ces géants des forêts sont impressionnants. Certains poussent depuis un millénaire, et chaque arbre renferme l'histoire de la lutte qu'il a dû mener pour sa survie pendant des siècles. En observant leurs cernes, on peut déceler les saisons qu'ils ont endurées. Au cours des années de sécheresse, ils ont manqué de périr et leur croissance est alors à peine perceptible. Les autres années, leur croissance a été bien plus importante. »

George Pocock

**L**e chemin suivi par Joe Rantz à travers le campus jusqu'au hangar à bateaux n'était que les dernières centaines de mètres d'un chemin bien plus long, plus ardu et parfois plus sombre qu'il avait suivi pendant la majeure partie de sa courte vie.

Joe avait pourtant fait ses premiers pas sous des auspices prometteurs. Il était le second fils de Nellie Maxwell et de Harry Rantz. Son père était fort comme un bœuf et dépassait largement le mètre quatre-vingts. Il avait un visage ouvert, presque quelconque, mais ses traits avenants séduisaient les femmes. Harry regardait ses interlocuteurs dans les yeux avec un air de franchise qui disait son honnêteté et sa simplicité. Mais cette mine placide reflétait mal un

esprit exceptionnellement vif. C'était un bricoleur invétéré, un amoureux des gadgets et des engins mécaniques, qui aimait inventer toutes sortes de machines. Ses rêves étaient démesurés. Résoudre des problèmes complexes faisait son bonheur et il s'enorgueillissait des solutions nouvelles qu'il leur apportait – le genre de choses auxquelles d'autres ne pourraient jamais penser en un million d'années.

Il était l'enfant d'une époque propice aux grands rêves et aux grands rêveurs. En 1903, Wilbur et Orville Wright, des frères bricoleurs guère différents de Harry, avaient volé à 3 mètres d'altitude pendant 12 secondes à bord d'un engin de leur invention près de Kitty Hawk, en Caroline du Nord. La même année, un Californien dénommé George Adams Wyman avait chevauché depuis San Francisco jusqu'à New York sur une motocyclette. Pour la première fois, on avait traversé le continent sur un véhicule motorisé, et Wyman n'avait mis que cinquante jours pour le faire. À Milwaukee, Bill Harley, vingt et un ans, et Willie Davidson, vingt ans, avaient muni une bicyclette d'un moteur de leur fabrication puis, après avoir accroché une enseigne à leurs noms devant leur atelier, s'étaient lancés dans les affaires en commercialisant leur production. Et, toujours en 1903, le 23 juillet, Henry Ford avait vendu au docteur Ernst Pfenning une Ford A rouge vif, la première des mille sept cent cinquante voitures qu'il vendrait au cours des dix-huit mois suivants.

Pour Harry, à une époque où se succédaient de telles avancées technologiques, un homme avec ce qu'il fallait d'ingéniosité et de bon sens pouvait mener à bien presque n'importe quelle entreprise. Et il n'avait pas l'intention de laisser cette nouvelle ruée vers l'or se faire sans lui. Avant la fin de l'année, il avait dessiné et construit de A à Z ce qu'il considérait comme une automobile. À la stupéfaction de ses



voisins, il descendit fièrement la rue avec, utilisant un timon plutôt qu'un volant pour la diriger.

Il avait épousé Nellie Maxwell en 1899 par téléphone, rien que pour ressentir l'émerveillement d'échanger les vœux en se trouvant dans deux villes différentes grâce à cette invention récente et si amusante. Nellie enseignait le piano, elle était la fille d'un pasteur plein de bon sens dénommé Lafayette Maxwell. Leur premier fils, Fred, est né la même année. En 1906, à la recherche d'un endroit où Harry pourrait se faire un nom, la famille avait quitté Williamsport en Pennsylvanie pour s'installer dans le Nord-Ouest, à Spokane dans l'État de Washington.

Par maints aspects, Spokane, qui était entourée d'une forêt de pins et de prairies, demeurait la cité tumultueuse qu'elle avait été au XIX<sup>e</sup> siècle. En la traversant, la rivière Spokane rencontrait une série de petites chutes qui couvraient ses flots d'écume. Les étés étaient caniculaires tandis que les effluves de vanille des écorces de pins embaumaient l'air sec. À l'automne, d'impressionnantes tempêtes de poussière soufflaient parfois depuis l'ouest à travers les champs de blé vallonnés. Les hivers étaient glacials, et le printemps – ou ce qui en tenait lieu – mettait toujours du temps à arriver. Tout au long de l'année, les cow-boys et les bûcherons se retrouvaient le samedi soir dans les bars et les *honky-tonks* de la ville pour écluser du whisky, danser sur les tables, jouer aux cartes et laisser libre cours à leur instinct bagarreur un peu partout dans les rues.

Mais depuis que la ligne de chemin de fer du Northern Pacific était arrivée, permettant à des dizaines de milliers d'Américains de s'installer dans le Nord-Ouest, la population de Spokane avait explosé, jusqu'à dépasser les cent mille habitants. Les nouveaux venus, moins frustes, avaient commencé à modifier la physionomie de la vieille

ville de bûcherons. Des commerces avaient poussé sur la rive gauche de la rivière : majestueux hôtels tout en brique, banques massives construites en pierre et de nombreux établissements réputés, tous plus sophistiqués les uns que les autres. Sur la rive droite, des petites maisons déposées au milieu de leur carré de pelouse s'alignaient les unes à côté des autres. Nellie, Harry et Fred Rantz emménagèrent dans l'une d'elles, au 1023 East Nora Avenue. C'est là que Joe vit le jour en mars 1914.

Harry a ouvert un atelier de construction et de réparation d'automobiles. Il pouvait s'occuper d'à peu près n'importe quel modèle qui arrivait jusqu'à la porte de son garage en toussotant ou tiré par un mulet, mais ce qu'il préférait, c'était créer de nouveaux engins. Il montait des McIntyre IMP monocylindre, un modèle alors en vogue, tout en fabriquant parfois lui-même les véhicules qu'il avait conçus. Bientôt lui et son associé, Charles Halstead, ont pu ouvrir une concession afin de vendre davantage de voitures – les toutes nouvelles Franklin. Avec l'essor de la ville, le travail ne manquait pas, à la fois à l'atelier de réparation et au bureau de vente.

Harry se levait à 4 h 30 chaque matin pour aller au magasin et parfois il ne rentrait que bien après 19 heures. Nellie donnait des cours de piano aux enfants du quartier et s'occupait de Joe pendant la semaine. Elle raffolait de ses fils, les surveillait de très près et veillait personnellement à ce qu'ils se tiennent éloignés du péché et de la bêtise. Fred allait à l'école et, le samedi, donnait un coup de main au magasin. Chaque dimanche matin, toute la famille assistait à l'office – Harry chantait dans le chœur que Nellie accompagnait au piano. Ils profitaient du dimanche après-midi pour se détendre en allant en ville prendre une glace, ou pique-niquer au lac Medical à l'ouest de Spokane. Parfois, ils allaient se rafraîchir à l'ombre des peupliers du Natatorium Park le

long de la rivière. Là, ils pouvaient se détendre en assistant à un match de base-ball semi-professionnel, se laisser aller pendant un tour du nouveau manège rutilant ou s'enthousiasmer pour les marches militaires jouées par la fanfare dans le kiosque à musique. À tout prendre, c'était une vie plus que satisfaisante – une part du rêve qui avait poussé Harry à venir vivre à l'ouest.

Mais ce n'est pas cette enfance-là que Joe se rappelait. Ce qu'il avait en tête en cet automne 1933, c'étaient des images chaotiques, les blessures qu'avait laissées un temps bien plus sombre remontant au printemps 1918, peu avant ses quatre ans. Il se rappelait sa mère debout à côté de lui dans un champ, toussant violemment dans un mouchoir qui devenait rouge sang. Il se rappelait un médecin, sa sacoche en cuir noir et l'odeur de camphre dans la maison. Il se rappelait un banc trop dur dans une église, ses jambes qui se balançaient dans le vide et sa mère étendue dans une boîte devant lui. Il se voyait allongé sur un lit, son grand frère, Fred, assis à côté de lui dans la chambre à l'étage de la maison de Nora Avenue. Le vent printanier faisait trembler les fenêtres et Fred parlait doucement. Il lui expliquait la mort, les anges, ses études et pourquoi il ne pouvait pas aller en Pennsylvanie avec lui. Joe se rappelait avoir passé de longues journées et de longues nuits assis seul dans un train, bien calme. Il revoyait les montagnes Bleues, les champs boueux, les kilomètres de rails rouillés et les villes sinistres hérissées de cheminées qui défilaient de l'autre côté de la fenêtre. Il se rappelait un Noir chauve et corpulent dans un uniforme bleu impeccable qui avait veillé sur lui pendant le voyage, lui apportant des sandwiches et le bordant sur sa couchette le soir. Joe se rappelait avoir rencontré une femme qui disait être sa tante Alma. Et ensuite, presque

immédiatement, des plaques rouges sur son visage et son torse, sa gorge douloureuse, beaucoup de fièvre, et un autre médecin avec une autre sacoche en cuir noir. Puis, pendant des jours qui devinrent des semaines, ne rien faire d'autre que rester alité dans une pièce inconnue sous les combles, les stores toujours baissés – pas de lumière, pas de mouvement, pas de bruit, excepté de temps à autre le gémissement d'un train dans le lointain. Seul. Sans sa mère, sans son père, sans Fred. Rien que le bruit d'un train de loin en loin, et une pièce étrange qui n'arrêtait pas de tourner autour de lui. Le début de quelque chose d'autre – un nouveau poids, une inquiétude diffuse, un fardeau de doute pesant sur ses épaules encore frêles et sa poitrine sans cesse congestionnée.

Pendant que la scarlatine tenait Joe au lit dans le grenier d'une femme qu'il ne connaissait pas vraiment, à Spokane les derniers vestiges de son ancien monde s'évanouissaient. Sa mère, emportée par un cancer de la gorge, reposait dans une tombe sur laquelle personne ne se recueillait. Fred était parti pour étudier à l'université. Ses rêves fracassés, leur père s'était enfui au Canada, incapable d'affronter ce qu'il avait vu lors des derniers moments de sa femme. Tout juste Harry Rantz parlait-il du sang. Plus de sang qu'il n'imaginait un corps en contenir, et plus qu'il ne pourrait jamais en effacer de sa mémoire.

Un an et quelques mois plus tard, à l'été 1919, Joe s'est retrouvé dans un train pour la deuxième fois de sa vie. Cette fois, il retournait dans l'Ouest, à l'initiative de son frère. Depuis que Joe était parti pour la Pennsylvanie, Fred avait obtenu son diplôme et, même s'il n'avait que vingt et un ans, il occupait le poste d'inspecteur des écoles de Nezperce dans l'Idaho. Fred s'était trouvé une femme, Thelma

LaFollete, issue d'une famille aisée de cultivateurs. Il espérait offrir à son frère un peu du foyer chaleureux et protecteur qu'ils avaient connu tous les deux avant la mort de leur mère et la fuite de leur père, abattu par le chagrin. Mais quand un porteur aida Joe à descendre du train à Nezperce et le déposa sur le quai, il pouvait à peine se rappeler Fred et il ne savait pas quoi faire de Thelma. En fait, Joe pensait que c'était sa mère, et il courut vers elle pour étreindre ses jambes.

À l'automne, Harry Rantz est rentré du Canada sans prévenir. Il a acheté un terrain à Spokane et a commencé à construire une nouvelle maison dans l'espoir de reconstituer sa vie d'avant. Comme son fils aîné, il avait besoin d'une femme pour faire de sa demeure un foyer, et comme Fred il trouva exactement ce qu'il cherchait chez l'une des deux sœurs LaFollete. Thula, la jumelle de Thelma, était, à vingt-deux ans, une fille ravissante. Svelte, les traits délicats, elle était dotée d'un sourire charmant et ses cheveux cascadaient en boucles noires. Harry avait dix-sept ans de plus qu'elle, mais cela n'allait pas les arrêter, ni lui ni elle.

Les choses ont avancé rapidement. Harry a terminé la maison de Spokane. Thula et lui se sont mariés au bord du lac de Cœur d'Alene, dans l'Idaho, en avril 1921, au grand déplaisir des parents de la jeune fille. Mais cela n'a pas empêché Thula de devenir en un instant la belle-mère de sa jumelle.

Pour Joe, ce mariage signifiait qu'il lui fallait encore une fois s'adapter à un nouveau foyer. Il a donc quitté Nezperce pour vivre avec un père qu'il connaissait à peine, et une jeune belle-mère qu'il ne connaissait pas du tout.

Pendant un temps, sa vie a semblé être redevenue normale. La maison que son père avait construite était aussi spacieuse que lumineuse et ses pièces dégageaient une agréable

odeur de bois fraîchement coupé. Comme leur ancienne demeure, quand sa mère était encore en vie, celle-ci était toujours remplie de musique. Harry avait conservé le bien le plus précieux de Nellie – son piano demi-queue – et il adorait s’y asseoir pour chanter à tue-tête des airs populaires avec Joe qui l’accompagnait en jubilant – *Ain’t We Got Fun*, *Yaaka Hula Hickey Dula*, *Mighty Lak’a Rose*, *Yes! We Have No Bananas*.

Pour Thula, la musique que Harry et Joe affectionnaient était vulgaire et elle dédaignait de se joindre à eux. Elle n’appréciait guère par ailleurs d’avoir le piano de Nellie dans sa demeure. Violoniste accomplie et musicienne hors pair, ses talents étaient tenus en si haute estime dans sa famille qu’on ne lui avait jamais laissé faire la vaisselle pendant sa jeunesse de peur que le savon et l’eau n’abîment ses doigts. Avec ses parents, elle était persuadée qu’un jour ou l’autre elle jouerait dans un orchestre prestigieux, à New York ou Los Angeles et peut-être même à Berlin ou Vienne. L’après-midi, quand Joe était à l’école et Harry au travail, elle s’exerçait au violon pendant des heures. De temps à autre, une sorte de paix musicale s’instaurait quand Harry accompagnait Thula au piano le soir. Il faisait de son mieux pour la suivre dans le répertoire classique, elle qui exécutait les mazurkas avec maestria et sublimait les concertos les plus difficiles.

En janvier 1922, Harry et Thula ont eu leur premier enfant, Harry Junior, puis un second en avril 1923, Mike. À la naissance du cadet, toutefois, la vie de famille chez les Rantz n’était plus ce qu’elle avait été. Le temps des grands rêves semblait s’estomper sous les yeux de Harry. Henry Ford faisait désormais fabriquer ses voitures sur des chaînes d’assemblage et les autres industriels allaient bientôt suivre. L’époque était à la production de masse, à la main-d’œuvre

bon marché et au grand capital. Et dans cette équation, Harry se retrouvait du côté de la main-d'œuvre bon marché. L'année précédente, il avait commencé à travailler dans une mine d'or en Idaho. Il passait ses semaines sur place et chaque vendredi parcourait 225 kilomètres de routes de montagne dans sa grande Franklin décapotable pour rentrer à Spokane. Le dimanche après-midi, il faisait le chemin inverse vers l'Idaho. Harry était content d'avoir ce travail car il lui procurait un revenu stable et sollicitait ses compétences en mécanique. Pour Thula toutefois, ce changement signifiait de longues journées d'ennui. La semaine, elle restait seule dans la maison sans personne pour l'aider, personne à qui parler le soir, personne avec qui dîner si ce n'était trois garçons bruyants – un nourrisson, un bambin et un beau-fils ombrageux.

Une nuit que Harry était à Spokane, peu de temps après la naissance de Mike, Joe a été réveillé par une odeur de fumée et un crépitement quelque part dans la maison. Aussitôt, il s'est saisi du bébé, a arraché Harry Junior de son lit en le tirant par le bras, et a couru dehors non sans mal avec ses petits demi-frères. Quelques instants plus tard, son père et Thula ont émergé à leur tour de la maison en pyjama, comme abasourdis, appelant leurs enfants. Quand il a vu que sa famille était saine et sauve, Harry s'est précipité dans les flammes. Plusieurs longues minutes ont passé avant que sa silhouette ne se découpe dans l'encadrement de la porte du garage. Il poussait le piano de Nellie – la seule chose qui lui restait de leur mariage. Son visage contracté par l'effort était brillant de transpiration, tous ses muscles étaient tendus alors qu'il poussait le demi-queue centimètre par centimètre à travers la grande porte. Quand le piano a finalement été à l'abri, Harry, Thula et les enfants se sont rassemblés autour de lui pour regarder en silence, pétrifiés, leur maison

être réduite en cendres. Debout dans la lueur vacillante des flammes, alors que ce qui restait du toit s'effondrait dans le brasier, Thula s'est sans doute demandé ce qui avait bien pu pousser son mari à risquer sa vie pour un vieux piano. Joe, neuf ans, se tenait à ses côtés, il ressentait de nouveau ce qu'il avait senti pour la première fois dans le grenier de sa tante cinq ans plus tôt – la même sensation de froid en lui, la même peur tenaillant son estomac, la même détresse oppressant sa poitrine. Un foyer, il commençait à s'en rendre compte, était quelque chose qui pouvait disparaître du jour au lendemain.

N'ayant pas d'autre endroit où aller, Harry Rantz a entassé sa famille dans la Franklin puis a mis le cap vers la mine où il travaillait comme chef mécanicien depuis l'année précédente. Fondée en 1910 par un dénommé John M. Schnatterly, la mine était située à l'extrême nord de l'Idaho près de la rivière Kootenai, à la frontière avec le Montana. À l'origine, elle s'appelait « Mine d'or et de radium de l'Idaho » car Schnatterly prétendait avoir découvert une veine de radium qui lui rapporterait des millions. Quand il est apparu qu'il n'y avait pas de radium sur les rives de la Kootenai, le gouvernement a ordonné à Schnatterly de changer le nom de la mine. Ce qu'il a fait en la rebaptisant sans le moindre scrupule « Mine d'or et de rubis de l'Idaho », les « rubis » étant en fait des petits grenats que l'on trouvait parfois parmi les résidus d'extraction. Au début des années 1920, rien qui ressemblât à de l'or, à des rubis ou même à des grenats n'avait été sorti de la mine.

La quasi-totalité des employés de la mine, une trentaine de personnes, vivaient avec leur famille dans un campement nommé Boulder City. Accroché au flanc de la montagne, le long du Boulder Creek, le campement était



constitué de trente-cinq petites cabanes faites de bric et de broc mais toutes identiques avec leur apprentis adjacent, d'ateliers de forgeron et d'usinage, d'un foyer de célibataires, d'une église ainsi que d'une scierie et d'une petite centrale électrique, toutes deux mues par le torrent. Des passerelles de bois reliaient les baraques les unes aux autres. Une école aux murs couverts de bardeaux de cèdre avait été bâtie au milieu des pins sur un plateau surplombant le campement, mais il y avait peu d'enfants à Boulder City, et l'unique salle de classe n'était guère fréquentée. Un sentier plein d'ornières partait de l'école et plongeait vers la vallée, enchaînant les tournants serrés, avant de se lancer en ligne droite sur un pont au-dessus de la rivière Kootenai jusqu'à la rive opposée, du côté du Montana, où se trouvaient le magasin de la compagnie minière et une cantine.

Le lieu était lugubre, mais Harry s'était dit que ce serait l'endroit idéal pour exercer ses talents en tentant d'oublier Spokane et ses drames. Fort de son don pour la mécanique, il se plongeait avec plaisir dans les entrailles de la scierie hydraulique. Il s'occupait également d'un concasseur électrique, d'une pelleteuse Marion à vapeur qui pesait dans les 45 tonnes et de l'attirail hétéroclite des engins de la mine dont pas un ne fonctionnait comme les autres.

Pour Joe, Boulder City, avec toutes les délices qu'elle offrait, se révélait une belle surprise. Dès que son père faisait fonctionner l'énorme pelleteuse, Joe montait à l'arrière du monstre cracheur de vapeur pour des tours de manège endiablés. Quand Joe s'en est lassé, son père lui a bricolé en une soirée une caisse à savon. Le lendemain après-midi, Joe l'a traînée comme il le pouvait le long du sentier jusqu'au sommet de la colline. Là, il est monté dedans, a lâché les freins et s'est élancé dans la descente à tombeau ouvert, criant à s'en arracher les poumons alors que son bolide

s'inclinait dans les virages en épingle à cheveux. Sa course ne s'est terminée qu'après le pont. Ces jeux en plein air où le souffle du vent fouettait son visage le vivifiaient – dans ces moments, l'angoisse qui le taraudait depuis la mort de sa mère s'évanouissait.

Quand l'hiver s'est approché et que le paysage s'est recouvert d'une épaisse couche de poudreuse, Harry a sorti son matériel à souder et a confectionné une luge dans laquelle Joe atteignait une vitesse encore plus étourdissante. Quand personne ne les surveillait, Joe emmenait parfois Harry Junior en haut de la colline où il installait son frère dans un wagonnet à l'extrémité d'un grand viaduc branlant qui longeait le torrent. Joe poussait alors le wagonnet, sautait dedans au dernier moment et là encore filait à une vitesse folle avec son petit demi-frère assis entre ses genoux hurlant de plaisir.

Quand il ne dévalait pas la montagne, n'aidait pas à la scierie, ou n'était pas à l'école, Joe explorait les bois, grimpait dans les montagnes de la forêt de Kaniksu, chassait les élans et d'autres trésors, nageait dans la rivière ou entretenait le potager qui lui était dévolu dans le petit terrain entourant la cabane de sa famille.

Mais pour Thula, Boulder City était l'endroit le plus désolé qui fût. L'été, la chaleur était insupportable et l'air chargé de poussière, le printemps et l'automne étaient humides et boueux, toute l'année la saleté régnait. Mais le pire c'était l'hiver. Dès le mois de décembre, un vent glacial s'engouffrait dans la vallée de la Kootenai depuis le Canada et s'infiltrait dans leur cabane chétive à travers les moindres interstices des murs. Il transperçait même les vêtements et les couvertures dans lesquels Thula essayait de se réfugier. Comme à Spokane, elle se retrouvait enfermée avec un nourrisson brailleux, un bambin qui ne savait que

s'ennuyer et se plaindre, et un beau-fils qui, à mesure qu'il grandissait et devenait difficile à surveiller, lui apparaissait comme une trace indésirable du précédent, et si précieux, mariage de Harry. Sans compter que, pour passer le temps, Joe s'amusait avec un ukulélé. Il chantait, et parfois même sifflait, les airs populaires que son père et lui aimaient tant. Pour couronner le tout, en rentrant du travail, Harry ramenait parfois des saletés et de la sciure de bois dans la cabane. Thula finit par ordonner à son mari de se baigner chaque soir dans la rivière avant de rentrer, quelles que fussent la saison et la température.

Enfant, Thula avait toujours été traitée comme un trésor par sa famille, non seulement en raison de sa beauté – qui dépassait de loin celle de sa sœur Thelma – et de ses talents extraordinaires de violoniste, mais aussi pour le raffinement de son goût et sa sensibilité. Elle avait beau venir d'une famille d'agriculteurs, Thula était éduquée et sa fibre artistique la poussait à rechercher les choses les plus raffinées qui soient. Mais maintenant, à Boulder City, sa vie sociale se limitait à la fréquentation des épouses d'ouvriers et de mineurs qui n'étaient guère instruites et vivaient dans la pauvreté. Elle avait de plus en plus douloureusement conscience que son rêve de devenir premier violon dans un prestigieux orchestre symphonique s'éloignait irrémédiablement. Les tensions montaient régulièrement dans la petite cabane de la famille Rantz à mesure que Thula se persuadait d'être victime d'une injustice.

Finalement, un jour d'été, elles ont fini par éclater. Alors que l'heure du dîner approchait, Thula s'efforçait de trouver ce qu'elle pourrait préparer pour Harry et les garçons. Entre son budget limité et le maigre assortiment de victuailles disponible au magasin de la compagnie, ce n'était pas simple de mettre un repas décent sur la table à la fin de chaque

journée. C'était même encore plus dur de le conserver assez longtemps sur la table pour que ses enfants aient le temps d'en profiter. Joe grandissait comme de la mauvaise herbe, et il ingurgitait tout ce que Thula préparait. Elle était tiraillée par l'inquiétude que ses propres garçons n'en aient pas leur part.

Ressassant sa colère, elle a commencé à sortir ses casseroles, s'efforçant de mettre un peu d'ordre, incertaine de ce qu'elle allait préparer. Puis, soudainement, elle a entendu un cri à l'extérieur de la cabane, suivi d'un long gémissement plaintif – c'était la voix du petit Mike. Thula a laissé tomber la casserole qu'elle tenait sur le poêle et s'est précipitée vers la porte.

Joe était à quatre pattes en train de s'occuper de son potager. Le jardin était une sorte de sanctuaire pour lui, un endroit dont il avait la responsabilité et où Thula n'avait rien à faire. C'était une source de fierté immense. Quand il ramenait des tomates fraîches ou des épis de maïs dans la cabane puis les voyait le soir même sur la table du dîner, il avait le sentiment de contribuer à la vie de la famille, d'aider sa belle-mère, comme pour se rattraper de ce qu'il lui avait fait endurer jusqu'alors. Ce jour-là, il était penché sur une rangée de légumes, arrachant les mauvaises herbes, quand il s'est aperçu que Mike, du haut de ses dix-huit mois, le suivait et tirait d'un air ravi sur des carottes encore vertes. Joe s'est retourné et, de colère, lui a hurlé dessus, provoquant ce gémissement à fendre le cœur du bambin. Un instant plus tard, Thula était sur le porche, le visage cramoisi. Elle a descendu les marches du perron en courant, a pris Mike dans ses bras d'un geste vif, puis s'est élancée dans la cabane en claquant la porte derrière elle.

Quand Harry est rentré du travail, Thula l'attendait dehors. Elle lui a demandé d'emmener Joe loin de sa vue

pour lui donner une bonne correction. Au lieu de quoi Harry s'est simplement isolé dans la soupente avec son fils et l'a sermonné. Thula a explosé devant ce qu'elle considérait comme du laxisme. Se sentant prise au piège et abattue, elle a fini par lancer qu'elle ne voulait pas vivre sous le même toit que Joe, que c'était lui ou elle, que Joe devait partir si elle, elle devait rester dans ce trou perdu. Harry ne pouvait pas la calmer, et l'idée de perdre une seconde femme, surtout aussi belle que Thula, lui était insupportable. Il est remonté et a dit à son fils qu'il lui fallait partir. Joe avait dix ans.

Le lendemain matin, Harry est allé avec lui jusqu'à la petite école du campement. Joe s'est assis sur les marches pendant que son père s'entretenait à l'intérieur avec l'instituteur. Remâchant son vague à l'âme dans la lumière du matin, Joe a dessiné des cercles dans la terre avec un bâton pour passer le temps et a observé un geai bleu perché sur une branche à quelques mètres de lui. L'oiseau a commencé à hurler contre le garçon, comme s'il le réprimandait. Après un long moment, son père et l'instituteur sont sortis de l'école et se sont serré la main. En échange d'un coin où dormir dans l'école, Joe devrait couper le bois nécessaire pour alimenter jour et nuit l'énorme cheminée de la salle de classe.

La vie en exil a commencé pour Joe. Thula ne voulait plus cuisiner pour lui, et donc chaque matin avant l'école et à la fin de chaque journée il descendait le sentier jusqu'à la cantine. Il donnait un coup de main à la cuisinière du campement, la mère Cleveland, en échange du petit déjeuner et du dîner. Joe portait les plateaux débordants de nourriture – des piles de pancakes et du bacon le matin, de grosses portions de viande accompagnées de pommes de terre fumantes le soir – depuis la cuisine jusqu'à la salle adjacente. Les mineurs et les ouvriers de la scierie encore dans

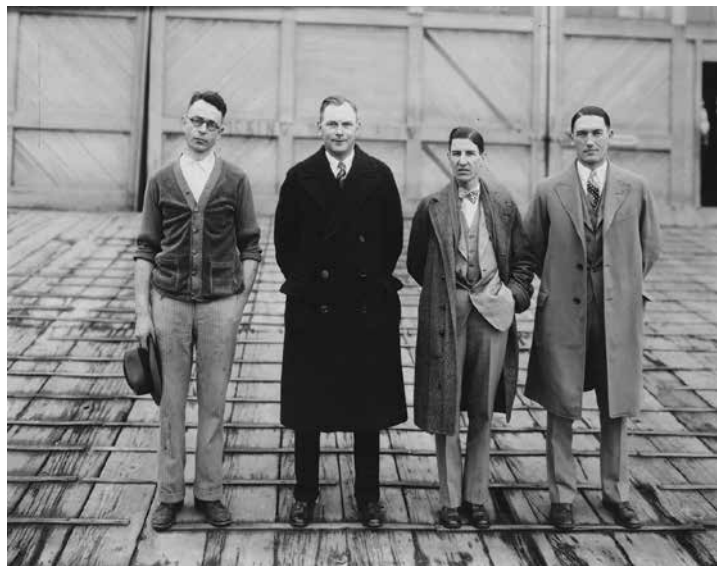
leur tenue crasseuse étaient assis le long de grandes tables recouvertes de nappes en papier blanches, ils dévoraient ce qu'on leur apportait de leur appétit d'ogre tout en menant des conversations animées. Joe ramenait ensuite les plats sales à la cuisine. Une fois le service terminé, il se traînait jusqu'à l'école en haut de la montagne pour couper du bois, faire ses devoirs et dormir, du mieux qu'il le pouvait.

Joe avait de quoi se nourrir et il se débrouillait, mais son monde s'était réduit en basculant dans l'obscurité et la solitude. Il n'y avait pas de garçon de son âge qui aurait pu être son ami au campement. Ses plus proches compagnons – ses seuls compagnons depuis leur déménagement à Boulder City – avaient toujours été son père et Harry Junior. Maintenant, il vivait dans l'école et se languissait du temps où son père était à lui, quand ils jouaient aux cartes assis à la table de la cuisine ou farfouillaient ensemble sous le capot de la Franklin pour resserrer et ajuster toutes les pièces du moteur et que Harry lui expliquait la fonction de chacune d'elles. Mais ce qui manquait plus que tout à Joe, c'étaient les soirées qu'il passait avec son père, assis sur le porche de la cabane. Tous deux aimaient contempler la danse étourdissante des étoiles qui illuminaient les nuits de l'Idaho. Ils ne parlaient pas. Il leur suffisait d'être assis côte à côte dans l'air glacial à guetter une étoile filante pour faire un vœu. « Continue à guetter, répétait son père. Garde l'œil ouvert. On ne sait jamais quand une étoile va arriver. Le seul moyen de ne pas la voir, c'est d'arrêter de la chercher. » C'est cela qui manquait à Joe, de la plus atroce des manières. Quand il était assis seul sur le perron de l'école, le regard perdu dans les cieux sans personne à ses côtés, la magie n'était plus la même.

Joe a grandi d'un coup pendant l'été. Il a pris plusieurs centimètres et les allers-retours le long du sentier pentu de

l'école ont rapidement musclé ses cuisses tandis que le haut de son corps profitait de la coupe du bois et des heures de service à la cantine. Il mangeait avec voracité à la table de la mère Cleveland. Il semblait avoir toujours faim, la nourriture occupait souvent ses pensées.

Un jour d'automne, l'instituteur a emmené ses élèves dans les bois pour un cours d'histoire naturelle. Il les a conduits à une vieille souche pourrie sur laquelle un grand champignon était en train de se développer – une masse ronde toute en volutes et en ridicules crémeuses. L'instituteur a cueilli le champignon, l'a tenu en l'air, et a expliqué aux enfants qu'il s'agissait d'un champignon chou-fleur, un *Sparassis radicata*. Il était non seulement comestible, s'est exclamé l'instituteur, mais même délicieux une fois mijoté. Pour Joe, cette révélation que l'on pouvait trouver de la nourriture gratuitement, tout simplement sur une souche, dans les bois, a fait l'effet d'un coup de tonnerre. Cette nuit-là, allongé dans un coin de la salle de classe, les yeux fixés sur les chevrons noirs du plafond, il a réfléchi. La découverte du champignon était davantage qu'une leçon d'histoire naturelle. Il lui semblait qu'en gardant simplement ses yeux ouverts, on pouvait trouver ce dont on avait besoin aux endroits les plus improbables. Le tout était de reconnaître quelque chose de bien quand on le croisait, qu'importe s'il pouvait sembler bizarre ou sans valeur au premier abord, qu'importe si les autres passaient leur chemin sans le voir.



George Pocock, Rusty Callow, Ky Ebright et Al Ulbrickson



### CHAPITRE 3

«À sa manière, un bon entraîneur d'aviron transmet aux jeunes gens qui lui sont confiés la maîtrise de soi requise pour obtenir le meilleur de leur esprit, de leur cœur et de leur corps. C'est pourquoi la plupart des anciens rameurs vous diront qu'ils ont davantage appris dans les bateaux de course que sur les bancs de l'université.»

George Pocock

L'aviron est un sport d'une extrême beauté auquel on accède au prix de grandes souffrances. À la différence de la plupart des autres activités physiques, qui sollicitent principalement tel ou tel groupe musculaire, l'aviron fait appel de manière intensive à presque chaque muscle du corps, même si un rameur, comme Al Ulbrickson aimait à le dire, «se bagarre en restant sur son séant». Et ces muscles ne travaillent pas par intermittence mais sur de longues durées, en séquences rapides, dans un mouvement cyclique et sans le moindre répit. Un jour qu'il avait assisté à l'entraînement des Freshmen, Royal Brougham du *Seattle Post-Intelligencer* s'était émerveillé devant ce sport implacable : «Personne ne fait jamais de pause lors d'une course, nota-t-il. Il n'y a pas d'endroit où s'arrêter pour

calmer sa soif ou reprendre son souffle. On se contente de fixer la nuque écarlate et luisante de transpiration du rameur devant soi et de ramer jusqu'à ce que l'on vous dise que c'est fini [...]. Ce n'est pas un sport pour les mauviettes, mes amis. »

Lorsqu'on rame, ce sont les muscles principaux des bras, des jambes et du dos qui font le travail ingrat. Ils propulsent le bateau en avant contre la résistance continue de l'eau et du vent. Au même moment, des dizaines de plus petits muscles dans le cou, les poignets, les mains et même les pieds ajustent soigneusement les efforts du rameur, maintenant son corps en équilibre afin d'assurer la stabilité de la coque, large de quelques dizaines de centimètres seulement – c'est-à-dire juste de quoi tenir assis. Pour soutenir tout ce travail musculaire, nécessaire aussi bien à la propulsion qu'à l'équilibre, l'organisme brûle des calories et consomme de l'oxygène comme dans aucune autre activité humaine. En fait, des physiologistes ont calculé qu'une course de 2 000 mètres – la distance olympique – demande à l'organisme le même effort que deux matchs de basket consécutifs... mais en à peine plus de six minutes.

Une course débute toujours et se termine généralement par un sprint intense qui requiert des niveaux de production d'énergie excédant de loin les capacités du corps à fournir de l'énergie aérobie. Non seulement les muscles sont traversés de douleurs quasiment du début de l'épreuve à son terme, mais l'ensemble des articulations et des tendons liés à ces muscles sont soumis à rude épreuve et deviennent vite douloureux.

C'est peut-être la première et la plus fondamentale idée que tous les rameurs débutants doivent assimiler à propos de l'aviron à haut niveau – la souffrance fait partie intégrante de leur sport. Ce n'est pas une question de blessure, mais